

Grand virtuose et bâtisseur-né

Récital de piano d'Andrea Bacchetti
à l'auditorium de la Villa Louvigny

En répondant à l'invitation du Centre Culturel Italien, l'autre soir, on n'avait pas été préparé qu'on allait assister à un récital de très haut vol. Andrea Bacchetti (là, comme toujours, il ne faut pas se fier aux apparences) n'a certes pas l'allure d'une vedette médiatique, mais dès ses premières notes, on s'aperçoit qu'on a affaire à un des grands pianistes du moment.

La première partie du programme, consacrée aux répertoires baroque et classique (italiens, comme l'ensemble du programme), dénotait une unité cyclique auquel l'artiste, jouant par coeur, rendait parfaitement justice. Sa manière de procéder (canalisant sciemment un débit sonore qui, tout au long du parcours, n'allait guère dépasser le mezzoforte) était d'ailleurs caractéristique pour la suite du programme. Ainsi, il aborda en pudeur l'andante initial de la sonate de Galuppi, en neutralisant en quelque sorte le côté déjà-vu, trop connu, pour élever par après, en bâtisseur-né, son édifice de limpidité marqué par un sens extraordinaire du rythme et de la structure.

Même scénario pour la sonate en sol de Cimarosa: ici, le jeune homme prélude par des glissandos furtifs, mais clairement énoncés, avant de faire suivre de magnifiques figures pianistiques gravées par un toucher à la fois ferme et délicat.

Pourtant, Andrea Bacchetti ne «travaille» pas au ciseau, mais au burin. Ainsi, chaque mini-sonate de Scarlatti, bouclée en un entité bien arrondie, devient un microcosme de sonorités étincelantes sous ses doigts.

La même retenue prévaut pour les six petits portraits musicaux d'Antonioni, qui, eux, baignent

dans une lueur impressionniste, avec des clins d'oeil à la Satie, mais aussi avec un dosage chatoyant des contrastes dynamiques. La poésie se prolonge dans les quatre «encores» pour piano de (tiens!) Berio, d'un «Erdenklavier» s'avançant d'un pas résolu en traînant derrière lui comme un écho doucement autoparodique, jusqu'au «Wasserklavier» qui égrène des incantations alertes et sensuelles.

Autre surprise l'artiste entame une romance de Verdi comme si c'était du Chopin, mais est trahi en fin de compte par l'écriture trop grossière de la coda. Force m'est d'avouer que j'ignore si Andrea Bacchetti a interprété par la suite du Verdi ou les «réminiscences de Lucia di Lammermoor» de Liszt: en tout cas, l'enchevêtrement des mains et des thèmes me sembla d'une même audace touffue et laborieuse. Plus de pétilllement et de bonne humeur par contre dans les «Péchés de vieillesse» de Rossini, et quand défila la «tarentelle pur sang», avec, de surcroît, le passage pondéré d'une procession, elle le fit dans un tourbillon de doubles croches rutilantes.

Deux bis ont été offerts au public enchanté: un prélude de Ravel et un Nocturne de Chopin.

Andrea Bacchetti joua ce dernier avec une lenteur obsessionnelle et même un peu mécanique. Se pourrait-il donc (rien n'est parfait en ce monde) que ce prodige de virtuosité ait quelque déficit au niveau de l'expression? Il n'est pas aisé d'en juger après avoir entendu un seul morceau demandant de l'intériorisation, mais il ne reste pas moins qu'Andrea Bacchetti nous a éblouis par son panache et son exceptionnelle personnalité musicale.

André Link